

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



ANREX. DES. L. LOR. SC.

Ab. pour Paris. — 3 mois, 6 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75.

N^o 59, Vol. III. — SAMEDI 13 AVRIL 1844.
 Bureaux, rue de Selae, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Albert Thorwaldsen. 1770-1841. Portrait de Thorwaldsen; Bas-Reliefs du Jour et de la Nuit. — Petits Poèmes du Nord. L'Orage; la Mort. — Algérie. Expédition de Biskarah. Carte de Constantinine d Biskarah; les durs d'Amante et de Montpensier chargeant les Arabes; Vue de Mekouneh. — Commerce de Paris. Accident arrivé au ballon de M. Kirsh. — La Frégate à vapeur le Prénion. Course. — Histoire de la Semaine. — Salon de 1831. (1^{er} article.) Abdication de Napoléon, par M. Jinet-Lange; Vision de saint Jean, par M. Bonnegrace; Passage du Hummel par une Caravane d'Arabes, par M. T. Frère; Vue prise à Tripoli, par M. Marilhat; la rue Hourbarych, au Caire, par M. Chaumont. — Le Dernier des Commis Voyageurs. Roman par M. ... Chap. III. Le double Mystère. — Mont-de-Piété de Paris. — Arithmétique pittoresque. Dix-neuf Créatures par Cham. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes de Longchamp. Cinq Groses. — Rébus.

versée, sa femme lui donna un fils qu'on appela Albert ou Bertel, et qui devait rendre un jour son nom immortel.

Le premier jouet du jeune Thorwaldsen fut un ciseau. A peine eut-il la force de tenir cet instrument, qu'il aida son père à sculpter des têtes ou des statues de bois pour les navires danois. Les heureuses dispositions dont il se montrait doué frappèrent ses parents, qui, ne pouvant lui donner des maîtres particuliers, l'envoyèrent à l'école gratuite des arts de Copenhague. D'abord il ne se distingua pas de ses autres condisciples; mais bientôt son génie naturel se développa, et, en 1787, il remporta la médaille d'argent. A cette époque, il n'avait d'autre ambition que d'embrasser la profession de son père, et de sculpter des figures allégoriques ou des orne-

Albert Thorwaldsen.
 1770-1844.

En 1770, un pauvre sculpteur islandais, nommé Golskalk Thorwaldsen, vint avec sa jeune épouse, la fille d'un ecclésiastique, chercher fortune à Copenhague. Pendant la tra-



Albert Thorwaldsen

(A. Thorwaldsen sculpteur danois, décédé le 25 mars 1841.)



(Le Jour, bas-relief par Thorwaldsen.)



(La Nuit, bas-relief par Thorwaldsen.)

Arrivée le 26 à M'Zab-el-Msi, la colonne, après avoir enlevé quelques milliers de têtes de bétail aux Laghdar, réfugiés dans une haute montagne réputée inaccessible, le djebel Metlili, parvint, le 29, à El-Kantara (le pont), le premier village du Désert. C'est une oasis de dattiers située au pied de rochers escarpés, à la sortie d'un défilé fort étroit que traversait une voie romaine, aujourd'hui impraticable. Un beau pont romain, très-bien conservé, donne son nom au village. Les habitants acquiescèrent sans difficulté leurs contributions annuelles.

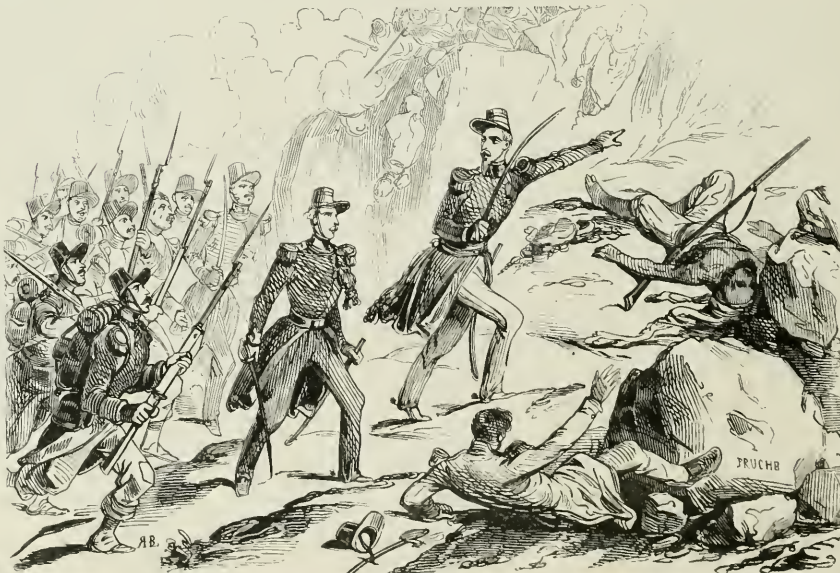
Le 4 mars, la colonne entra sans coup férir à Biskarah. Mohammed-el-Seghir, marabout de Sidi-Oukbah, le dernier khalifah d'Abd-el-Kader, qui occupait la Kasbah de Biskarah avec un bataillon de 300 hommes, avait quitté la ville depuis cinq jours avec ses troupes régulières et s'était réfugié dans l'Aoures, sans réussir à emmener la population. Le soir même, les députations de toutes les petites villes des Ziban et de toutes les tribus nomades, sans exception, étaient dans notre camp, demandant l'aman (le pardon) et la protection de la France.

Le corps expéditionnaire est resté dix jours dans les Ziban; les troupes étaient disséminées sur tout le pays. Quatre officiers versés dans la connaissance des mœurs et de la langue arabes, MM. le commandant Thomas, Desvaux, le capitaine de Neveu, Desvaux et Fournier, visitèrent tous les villages, interrogèrent partout les djennas (assemblées des notables), et recueillirent des renseignements politiques et statistiques qui permirent à M. le duc d'Anmale de constituer l'autorité, et de frapper une première contribution en argent et en nature (dattes, grains, moutons et chevaux). Les contributions perçues représentent une valeur d'environ 150,000 fr.

Les choses ont été réglées de manière à laisser au cheik-el-Arab un pouvoir que ses services semblent mériter, mais de manière aussi à permettre au commandant supérieur d'exercer sur ses actes une surveillance continuelle, et à donner aux populations les garanties qu'elles réclament. Ainsi, les droits de chaque fonctionnaire ont été fixés publiquement. L'impôt sera unique, proportionnel à la richesse, et déterminé, chaque année, par une lettre du commandant de la province à chaque tribu ou village; la perception en est confiée au cheik-el-Arab. L'exercice de la justice a été également réglé. Enfin, des ordres ont été donnés pour que les voyages des nomades dans le Tell se fissent à époque fixe, par des routes déterminées, et avec autant d'ordre que possible. Les gens turbulents seront amenés à Constantine comme otages. Une compagnie de tirailleurs indigènes de trois cents hommes occupera la Kasbah de Biskarah, sous les ordres d'un officier français, et en soutenant l'autorité du cheik-el-Arab, représentera la France dans cette contrée lointaine. Un goum de cinquante cavaliers d'élite, fourni par



(Carte à vol d'oiseau de l'expédition de Biskarah.)



(Les ducs d'Anmale et de Montpensier chargeant les Arabes à l'attaque de Mchounech.)

les tribus d'origine noble et exemptes d'impôt, complète l'organisation militaire du pays.

Cette mission toute pieuse ainsi remplie, il restait à atteindre le khalifah d'Abd-el-Kader, et à détruire ses forces

déjà affaiblies par la désertion. En s'enfonçant dans la montagne, Mohammed-el-Seghir avait laissé une partie de ses richesses à Mchounech, à 52 kilomètres nord-est de Biskarah. Le groupe de montagnes connu sous le nom de djebel Aoures se termine, vers le sud, par des rochers escarpés à peu près inabordable. C'est au pied de cette chaîne qu'est située l'oasis de Mchounech. L'Oued-el-Abidi (la rivière Blanche), sortant d'une gorge étroite et entièrement impraticable, arrose une petite vallée remplie de palmiers, de jardins bien cultivés et de maisons en pierre. Cette vallée est enfermée au nord par le djebel Ahmar-Kaddou (le mont à la Joue-Rouge), qui dépend du groupe de l'Aoures, et qui n'est accessible que par un seul sentier très-difficile; sur ses flancs boisés et à pic se trouvent trois petits forts solidement construits, et un village retranché dont la position était réputée inexpugnable, et qui sert de défilé, non-seulement aux habitants de l'oasis, mais à beaucoup de gens de l'Aoures et du Sahara.

Occupé une première fois le 12 mars par un détachement sous les ordres du commandant Trambly, de 50 chasseurs, le village de Mchounech, dont les habitants étaient allés chercher le khalifah d'Abd-el-Kader pour les défendre, et où 2 à 3,000 Kabyles s'étaient réunis en armes, a été de nouveau attaqué et emporté le 15, ainsi que les forts qui le protégeaient, après une vive et longue résistance, et une lutte corps à corps. Les Kabyles ont fait pleuvoir sur les assaillants une grêle de balles et roulé sur eux des quartiers de rochers. Le duc de Montpensier, qui paraissait pour la première fois à l'armée, dirigea pendant toute la journée, le feu de l'artillerie, et le soir, en chargeant avec plusieurs officiers à la tête de l'infanterie, il fut légèrement blessé; une balle lui déchira la paupière supérieure de l'œil gauche. Le village et les forts furent détruits et incendiés le lendemain, ainsi que les immenses magasins qu'ils renfermaient.

Le camp de Bathnah, quelques jours avant, avait été vigoureusement attaqué, à deux reprises, le 10 et le 12 mars. Cette double attaque fut heureusement repoussée, et les Arabes laissèrent 31 cadavres sur le terrain. La colonne principale est revenue le 21 mars à Bathnah, d'où elle s'est remise en route pour continuer le cours de ses opérations.

Les sciences géographiques et archéologiques ont en leur part dans cette expédition. M. le capitaine d'état-major de Neveu, chargé des travaux géodésiques, a levé avec soin tout le pays parcouru, et M. le capitaine d'artillerie de Lamare a recueilli des documents précieux sur les restes des établissements romains (surtout sur le Medras-

hen, signalé par Bruce comme le tombeau de Syllax et des autres rois de Numidie.

Quelques détails, puisés à des sources officielles, donnent une idée exacte de l'importance commerciale du Désert.

Les contributions que le Sahara payait annuellement au bey Ahmed ont été évaluées à 200,000 francs, sans compter les prélèvements faits pour le pacha et pour ses favoris, en dattes, étoffes de laine, couvertures, bernous, haïks, etc.

Les rapports de Constantine avec le Désert sont les plus anciens, les mieux établis, et ceux qui se maintiendront sans doute le plus longtemps. Biskarah, située à sept ou huit jours de marche de Constantine, y envoyait chaque année, au

printemps, une caravane de 200 à 500 chameaux chargés de dattes, de tabac en feuilles, d'objets de tenture, de bernous, de laine, de plantes d'africaine, de gomme, de tapis; elle en tirait des armes, des grains et des tissus. L'ensemble



(Algérie. — Vue de Melounech d'après un des in original.)

de ce commerce s'élevait à 200,000 francs par an. Les habitants de Constantine n'envoyaient jamais de caravane à Biskarah; mais, lors du départ de la colonne chargée du recouvrement de l'impôt, les soldats emportaient quelques objets de l'industrie de Constantine, pour faire des échanges

contre des produits du pays. Ces expéditions avaient lieu à l'époque de la récolte des dattes, et la colonne était de retour à la fin de l'hiver. Le même commerce d'échange des mêmes produits avait lieu entre Constantine et Tuggurt, qui est à douze journées de Biskarah, et par conséquent à

six-huit ou vingt de Constantine. Tuggurt payait tribut au bey de Constantine entre les mains du cheik-el-Arab. En 1819 et 1820, le bey se rendit en personne à Tuggurt, qu'il frappa d'une contribution de 500,000 boudjoux.

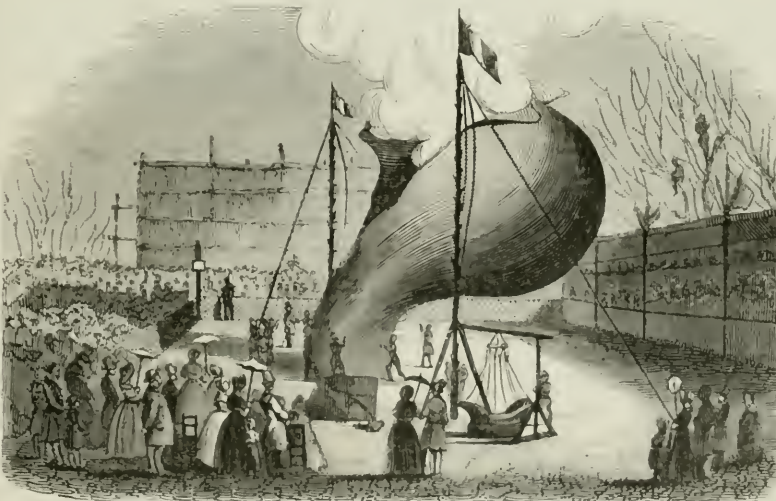
Courrier de Paris.

Longchamps s'est passé sans éclat et sans bruit; on ne parle ni de modes nouvelles, ni d'attélagés merveilleux, ni de rivalités audacieuses, ni de luttes à outrance entre le luxe, la vanité et la coquetterie; décidément le jour de Longchamps est un jour comme un autre pour les Champs-Élysées, avec un peu plus de foule, un peu plus de poussière et un peu plus de fiacres que de coutume; sans doute il y a encore d'honnêtes curieux qui se parent dès le matin, et descendent de leur faubourg, femme et enfants sous le bras, pour aller et venir de la place Louis XV à la barrière de l'Étoile jusqu'à l'extinction de chaleur naturelle; sans doute les étrangers et les provinciaux, sortent en toute hâte de leur hôtel garni pour aller chercher Longchamps, sur le bruit de son ancienne réputation et de ses splendeurs passées; sans doute quelques hommes marchands font des essais d'habits neufs, et quelques grisettes de mauvais goût enrubannent et s'évalent; mais Longchamps n'en a pas moins perdu son goût pour les tentatives singulières et les excentricités; il ne crée plus rien, il invente plus rien, il n'ose rien. Longchamps d'aujourd'hui se promène avec sa robe et son chapeau du mois dernier; il trotte sur ses chevaux ordinaires et roule dans son équipage de son passé; ne lui demandez ni une forme de chapeau nouvelle, ni une coupe d'habit moderne, ni la révélation d'une cravate, ni la découverte d'une étoffe superlative; il viendrait plutôt en robe de chambre et en pantoufles; Longchamps n'a plus d'inspiration ni de temps; mais pourtant ses trois journées, antrefus si fécondes en médisances, en petits scandales, en rencontres ingénieuses, Longchamps ne fournit pas au chroniqueur d'au-

jourd'hui le plus mince épigramme, l'originalité la plus simple, le scandale le plus innocent. — Pendant le Longchamps de 1844, on a vu une des plus jolies danseuses de l'Opéra se promener modestement dans une citadine, au cheval étique et à l'automédon rapé. Du temps du vieux Longchamps, la

— Les églises ont été visitées, pendant la semaine sainte, par une foule empressée et fidèle; est-ce conviction? est-ce curiosité? L'une et l'autre sans doute; il y a des âmes pieuses, Dieu merci, qui obéissent sincèrement au devoir du chrétien dans ces jours de recueillement et de prières; il y

a aussi les âmes douteuses et les âmes légères qui se laissent aller au courant et vont où va le flot qui passe; les uns regardent d'un air préoccupé et distrait les images suspendues aux voûtes des temples et se promènent çà et là sur les dalles de marbre comme des ombres incertaines; les autres écoutent attentivement la voix du prêtre et du prédicateur, dans une attitude méditative et recueillie; je doute cependant que les plus indifférents et les plus sceptiques puissent se défendre d'une émotion intérieure et secrète en pénétrant sous les voûtes sombres des églises, par les jours éclatants qui illuminent Paris depuis plus d'une semaine; Vor et le marbre cinglent, l'encens s'élève, la prière retentit, l'orgue l'accompagne pieusement; le soleil, flamme divine, brille à travers les vitraux et inonde le temple de lumière; les petits enfants, les vieillards et les femmes passent lentement à la main le rameau de buis béni; c'est un spectacle à la fois magnifique et pénétrant qui élève le cœur et lui montre un refuge, surtout si, en descendant les marches du temple, vous rencontrez un cercueil comme de fleurs d'orange et couvert d'un lierre virginal, pareil à celui que je heurtai l'autre jour en sortant de Notre-Dame; c'était la jeune fille, l'unique trésor d'un illustre magistrat qui venait, pile et immobile, souffrir aux prières des morts; les visages étaient concernés, les pleurs coulaient en abondance: « Tant de jeunesse et de beauté! disant-ou de toutes parts... une inno-



Accident arrivé au bateau de M. Kersch, dans le port de Mantes.

bell' eût fait voler la passagère sans le pod rapide de ses quatre alevans. Après devant, l'après derrière, attirant tous les regards et écumant les plus élégantes, les plus tirés et les plus belles. Le Longchamps actuel est beaucoup plus honnête, plus retenu, plus modeste; mais n'est-il pas un peu ennuyeux?

re couvert d'un lierre virginal, pareil à celui que je heurtai l'autre jour en sortant de Notre-Dame; c'était la jeune fille, l'unique trésor d'un illustre magistrat qui venait, pile et immobile, souffrir aux prières des morts; les visages étaient concernés, les pleurs coulaient en abondance: « Tant de jeunesse et de beauté! disant-ou de toutes parts... une inno-

déclare qu'il renonce pour lui et ses enfants aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. » Telle est la teneur de *l'Abdication*, reproduit dans le *Manuscrit* de 1814. M. Janet-Lange n'est pas resté, selon nous, au-dessous de son sujet; et s'il avait mis plus de noblesse sur la figure de l'illustre personnage présent à l'abdication, son tableau se-fait à peu près irréprochable. Comme couleur, nous félicitons sincèrement M. Janet-Lange; il y a progressé sur ses œuvres précédentes.

Au-dessous de l'immense *Fédération*, de M. Conder, les groupes se forment chaque jour. Qu'y a-t-il donc à voir? Approchons: un tableau de M. Papety! Ou est le *Rêve de bonheur* exposé par lui l'année dernière? Est-ce le même peintre à qui tout le monde accordait le beau nom de poète, qui nous présente aujourd'hui *la Tentation de saint Hilarion*? M. Papety a-t-il agi sérieusement, ou bien a-t-il voulu tout simplement exposer, afin qu'on n'oublie pas qu'il sait peindre? Cette dernière conjecture est la bonne, nous le croyons. Lorsque M. Adolphe Brune peignit sa belle *Tentation de saint Antoine*, la sévérité de l'exécution fit aisément passer sur le cynisme du sujet. Ici, la même chose n'a pas lieu; la femme qui tente saint Hilarion n'est qu'une femme demi-mue; quant à saint Hilarion, il a peur, il est épouvanté, il est comme terrassé; ce n'est pas une sainte horreur pour le vice qu'il éprouve. Malgré tout le talent qu'il y a dans le tableau de M. Papety, allons plus loin; à cause de ce talent même, nous adjurons le peintre de se contenter de cette seule excursion dans un genre qui est à l'art ce que la *Pucelle* de Voltaire est à la poésie. Nous l'attendons avec confiance à une œuvre plus digne de lui; alors, nous lui prouverons bien que notre sévérité présente est dans son intérêt.

M. Champmartin a pris depuis longtemps le titre de peintre religieux. Qui a vu un de ses tableaux les a vus tous par avance, ou à peu près. Les tons roses et violets y dominent; les groupes sont resserrés, et à peine quelques figures se détachent-elles d'une manière précise. « *Laissez venir à moi les petits enfants* » a tous les défauts comme aussi tout le mérite qui ont fait la réputation de M. Champmartin. Ce tableau est à la fois trop brillant et trop dur d'aspect. Nous regardons, nous voudrions nous intéresser à la foule des enfants qui s'approchent du Seigneur, mais l'ensemble est si peu harmonieux, que l'œil ne peut demeurer fixé sur rien. Deux ou trois fêtes d'enfants sont charmantes; et celle du Christ n'a pas de vulgarité. Le *Portrait de M. Gillibrand* rappelle les beaux jours de M. Champmartin, lorsque Barthélemy écrivait dans *Némésis*:

Un pair! c'est un mortel coiffé de plumes blanches,
Largement ondulé d'un *pallium* sans manches,
Tel qu'au grand Muséum l'exposa Champmartin, etc.

Le portrait de M. Gillibrand vaut donc celui de M. le duc de Fitz-James, auquel le poète faisait allusion.

La Vision de saint Jean, par M. Bonnegrâce, est d'un véritable style biblique; la composition en est large et digne du sujet. M. Bonnegrâce a parfaitement traduit avec le pinceau ce verset de l'Apocalypse: « La ville était toute brillante de la clarté de Dieu, et la lumière qui l'éclairait était semblable à une pierre de jaspe transparente comme du cristal. » Un peu moins d'incertitude dans le dessin, un peu plus d'harmonie dans la couleur, rendraient cette toile tout à fait remarquable. M. de Bonnegrâce arrivera, sans aucun doute, à une belle réputation.

La figure du Christ n'a pas de vulgarité, disons-nous, en parlant de « *Laissez venir à moi les petits enfants*. » Le contraire est applicable au Christ peint par M. Muller, dans son *Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, tableau qui, pris en son entier, ne ressemble pas aux autres tableaux religieux. M. Muller a fait preuve d'originalité. La composition est remarquable, mais bizarre dans certaines parties. Un brouillard se répand sur tous les personnages, et les empêche d'être vus complètement; quelques groupes sont bien posés, notamment celui des gens qui soulevaient une porte. La foule, à gauche, manque de relief. Le paysage est habilement composé. Au total, *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem* est un des bons tableaux de M. Muller.

Si l'on veut prendre une idée exacte des danses espagnoles en pleine campagne, ou regarder avec attention une *Danse, souvenir d'Espagne*, par M. Charles Porion, qui expose



(Abdication de Napoléon à Fontainebleau, le 11 avril 1814, par M. Janet-Lange.)



(La Vision de saint Jean, par M. Bonnegrâce.)

pour la première fois, et à qui son début fait honneur. Figures et paysages méritent nos éloges; la couleur du tableau de M. Porion nous porte à croire qu'il sera coloriste en même temps que dessinateur. — Dans un tout autre genre, M. Alphonse Teytaud continue ses succès passés. *Les Pèlerins d'Emmaus*, ces messieurs de l'administration du Musée ont fort mal placés, ont, malgré ce désavantage, attiré nos regards. Ce paysage composé atteste, de la part du peintre, une imagination vive et puissante. Si nous étions plus sûrs de nous, — nos yeux pourraient bien nous avoir trompés, tant les *Pèlerins* sont placés haut. — nous conseillerions à M. Teytaud de travailler encore sur les premiers plans, pour les rendre aussi beaux que les fonds. — Les paysages de MM. Balouzier, Toudouze et Houyer promettent pour l'avenir. — M. Joseph Thierry a exposé un fort beau paysage, où les campagnes effondrées par la pluie, le ciel éclatant d'un côté, sombre de l'autre, sont peints avec une entente remarquable. Par les détails, on reconnaît dans M. Joseph Thierry le décorateur; ils visent à l'effet.

MM. Morel-Fatio et Louis Meyer se sont réunis pour peindre une *Scène de la visite de la reine Victoria au roi Louis-Philippe*. Le roi de France se rend dans un canot à bord du yacht anglais. Ce tableau est surtout remarquable par son exactitude historique, et nous permet cependant de donner à M. Morel-Fatio un conseil qui s'adresse à tous deux: ils doivent se garder des tons pâles dans les ciels, et des tons bleus dans les flots de l'Océan.

Quatre tableaux de M. Morel-Fatio ont en progrès sur ceux de l'année dernière. *Les légendes du Havre* ont du succès et attirent les regards des visiteurs. *Jean Bart montant la Palme de dix-huit canons*, et *s'emparant d'un vaisseau hollandais de soixante canons*, et *la Prise à l'abordage du transport anglais les Deux Jumeaux par l'heureux Tonton*, sont des œuvres de valeur travaillées avec conscience et habileté. Quant aux *Pêcheurs normands*, ils ont inspiré à M. Morel-Fatio un petit tableau frais et gracieux.

Le Combat du brick français l'Abeille, commandé par M. Mackau, etc., est, sans contredit, le plus beau tableau exposé par M. Meyer. L'effet de matin est poétiquement rendu, et l'on s'intéresse vivement à ce lait d'armes si glorieux de notre ministre actuel de la marine. *Le Sauvetage du brick le Phénix* manqué un peu de vigueur, tout en étant dramatiquement composé. C'est à la couleur qu'il faut s'en prendre. Deux autres petites toiles de M. Meyer sont agréables.

Restons en mer, puisque nous y sommes: si l'on arrive d'aller aux bords de Trouville, vous rencontrerez sans aucun doute M. Mozin, naviguant dans sa barque; il cabote, il va de Trouville au Havre, du Havre à Honfleur. Ce sont ses parages, et rarement il s'aventure plus loin. Suivons-le. *Le Gât de Biarritz* plaît par le sujet même, gracieusement traité. La *Tue d'Honfleur*, à notre avis, est un des bons tableaux de l'Exposition: il serait parfait, si les maisons de la ville avaient un peu plus d'éloignement, ce qui rendrait la mer plus vaste; les accessoires sont peints de main de maître. Enfin, *Paris* est un joli panorama, plein de lumière et de couleur.

Chaque année, MM. Guillemin et Fortin se disputent, ou plutôt se partagent, comme dit Figaro, la palme du genre. Le premier a traduit sur la toile ces vers de M. Wilhelm Tell:

Les Bleus sont là! la ferme est cornée, et des pas
Résonnent sur le sol!... Le salut, c'est la Bible!
Plus d'armes! à genoux! la lutte est impossible!
Un chrétien se défend, mais ne se venge pas! etc.

Dieu et le Roi est une composition plus importante que toutes celles échapées jusqu'à présent au pinceau de M. Guillemin. Le type breton apparaît dans ce tableau, qui est un épisode des guerres de la Vendée. *Le rieur Matheo* est une scène touchante que le peintre a rendue avec beaucoup d'expression. Toutefois, *la Consultation* l'emporte sur les autres tableaux de M. Guillemin. De la vérité, de l'expression, de la distinction dans les figures, voilà ce que nous y avons remarqué; et ce qui a fait le succès de cette petite toile.

Pour M. Fortin, il s'applique de préférence aux scènes d'intérieur, et la Bretagne est sa contrée privilégiée. *Une Proposition* (paysans de Quimper) est peinte avec un naturel exquis; les accessoires sont ravissants, et si les têtes des personnages avaient plus de finesse, ce serait un délicieux tableau. Sous ce titre, *Douleur*, M. Fortin a rendu une scène

poignante : un paysan breton veille près du lit de mort de sa femme. Comme exécution, tout le monde préférera *Douleur à une Proposition*.

Sans être taxé d'admiration outrée, on peut avancer que M. Marillat a les honneurs de l'exposition, et que son envoi est jugé magnifique par tout le monde. Quelle étendue de pays s'offre à nos regards! Continuons nos recherches sans abandonner le célèbre paysagiste; suivons-le, en partant de l'Auvergne, jusque sur les bords du Nil et dans la Syrie. Un admirable panorama se déroule devant nos yeux : *Une Vue prise en Auvergne* et les *Souvenirs des environs de Thiers*, présentent deux effets différents qui rappellent, sous plusieurs rapports, les chefs-d'œuvre de Itzysdael; dans le premier tableau, l'orage avec ses fureurs; dans le second, une paisible journée d'automne. Le *Souvenir des bords du Nil* a toutes les merveilles lumineuses que l'on remarque ordinairement dans les paysages de M. Marillat, la forme, la couleur, la lumière. *Un Village près de Besette* a moins de charme peut-être, soit que l'inspiration ait failli au peintre, soit que la nature ait ici plus de monotomie. Le paysage est d'un vert bien foncé sur le premier plan; une atmosphère brumeuse le couvre en entier; en revanche, les palmiers sont peints avec habileté, et l'aspect général du village ravit les yeux. *Les Arabes syriens en voyage* sont un véritable chef-d'œuvre dans le genre. Comme on s'intéresse à la petite caravane, et comme on voudrait s'attacher aux pas de ces indolents Arabes, commodément assis sur leurs chameaux, emmenant avec eux leurs familles et leurs meubles. *Une Ville d'Egypte au crépuscule* semble avoir été déguerréotypée, tant il y a de vérité et d'exactitude dans le mirage; et cependant, tout l'effet de ce paysage a de l'harmonie. N'est-ce pas bien là le silence suprême du crépuscule? L'horizon de l'immensité dans cette petite toile, et l'esprit peut rêver à son aise devant cette magnifique représentation de la nature. Le *Café sur une route de Syrie* se fait remarquer surtout par la lumière et par l'agrément des détails; ce tableau est d'un bel effet. Enfin, la *Vue prise à Tripoli* couronne l'œuvre de M. Marillat, pour qui le Salon de cette année est un triomphe, et dont nous n'avons pu parler, dans la sincérité de notre âme, qu'avec un point d'admiration au bout de chacune de nos phrases.

Les sujets arabes sont devenus à la mode, et, depuis notre conquête d'Alger, la majeure partie de nos peintres a voulu visiter l'Afrique ou l'Orient. De là une foule de tableaux à mosquées, de razzias, de fontaines orientales. Qu'allons-nous devenir, s'il nous faut indiquer avec quelques détails les progrès de cette nouvelle invasion d'Arabes?

Pour sa part, M. Théodore Frère a exposé deux tableaux africains : *Une Caravane d'Arabes traversant le Rummel à gué* (environs de Constantine), et la *Rivière de Safsah* (environs de Philippeville). Donc, nous nous promouons dans nos possessions, grâce à M. Théodore Frère. Le premier tableau, que *l'Illustration* reproduit, a un mouvement remarquable et une vérité de tons peu commune; le second plaît par la disposition des plans, bien que les lignes man-



(Environ de Constantine. — Une Caravane d'Arabes traversant le Rummel à gué, par M. Théodore Frère.)



(Vue prise à Tripoli, en Syrie, par M. Marillat.)



(La rue Hourbargh, au Caire, par M. Chacaton.)

quent un peu de largeur. M. Théodore Frère possède un talent qui grandira certainement avec le temps, pourvu qu'il ne se laisse pas aller à l'exagération, pourvu que son amour de la nature vraie ne le jette pas dans la peinture sèche et aride. Cet œueil évité, nous osons le rassurer sur l'avenir. Son *Portrait d'homme en pied* est-il ressemblant? Nous ignorons, mais nous savons qu'il est bien peint.

M. Philippoteaux a rendu aussi une visite aux Arabes. Le *Combat de l'Oued-Yer*, livré le 27 avril 1840 par le duc d'Anmale à la tête des chasseurs d'Afrique, fut à demi occasion de peindre un bon tableau. *L'Arant-paste arabe* a de la couleur; le *Bapt* est ingénieux; la *Razzia* n'est pas moins bien composée que le *Combat de l'Oued-Yer*, dans des proportions moindres. M. Philippoteaux a compris que les campagnes, — ciels et terrains, — de ses tableaux devaient être chaudes et colorées; c'est bien en Afrique que se passent les diverses scènes qu'il nous représente. Si vous vous arrêtez devant le *Retour de Sédanais* après la bataille de Donzy, vous comprendrez qu'il a lieu dans le Nord. Ce dernier tableau, exécuté dans les données connues du talent de M. Philippoteaux, montre combien il a fait de progrès.

Néanmoins nous préférons les toiles arabes de M. Chacaton, car ce jeune peintre a fait des progrès rapides. Le *Souvenir de la villa Borghese, à Rome*, pêche par un éclat trop conventionnel, et heureusement pour le peintre, deux autres tableaux font vite oublier ce pastiche : ce sont la *Rue Hourbargh, au Caire*, et *Une Fontaine arabe*. Le premier, avantageusement placé dans le salon carré, est très-joli de composition, outre le mérite de reproduction qu'on y remarque. Au milieu se trouve un groupe de cavaliers posés d'une façon ravissante; ce tableau, sous le rapport de la couleur, est le meilleur que M. Chacaton ait exposé cette année. *Une Fontaine arabe* fait briller son habileté ordinaire, mais la composition en est un peu confuse, et nous avons eu besoin de recourir au livret. « Une caravane, avant d'entrer dans le désert, vient faire boire ses chameaux et remplir ses outres. » L'explication donnée avec la plume par M. de Chacaton aide beaucoup à qui veut comprendre la scène rendue par son pinceau. Ce tableau plaît singulièrement par la disposition des groupes pris à part.

Force nous est de renoncer à entretenir les lecteurs de *l'Illustration* des marines envoyées par M. Gudin, nous n'en cause de leur peu de valeur artistique, mais à cause de leur nombre. Le livret se charge d'expliquer tout un long les sujets choisis par M. Gudin; quatre pages et demi sont spécialement affectées à leur nomenclature raisonnée. Une page commente le tableau de la *Mort de saint Louis*; une demi-page commente la *Vue de la Chapelle de Saint-Louis*; une page relate la *Fondation de la colonie de Saint-Christophe et de la Martinique*; une page et demi fait savoir comment *Lussac* découvrit la *Louisiane*; reste une demi-page pour l'*Incendie du quartier de Pera, à Constantinople*, et pour l'*Équipage du Saint-Pierre sauvé par un brack hollandais*; total, cinq pages et demi. Nous remercions le lecteur au livret, en lui

recommandant de regarder avec attention l'Incendie de Paris, placé dans le salon carré. Pour exercer le droit de critique vis-à-vis de M. Gudin, il faut se résoumer. Son talent, multiple et fécond, est arrivé à une hauteur peu commune, mais il ne grandit plus, et quelques toiles signées du nom de M. Gudin donnent prise à la sévérité.

Le dernier des Comnls Voyageurs.

(Voir t. III, p. 70 et 86.)

III.

LE DOUBLE MYSTÈRE.

Au bruit qui se faisait à la porte de l'appartement, Jenny et Marguerite venaient d'accourir; et cette scène, qui jusque-là s'était passée dans l'ombre, se trouva inopinément éclairée. Impossible de rendre le mouvement de surprise qui éclata à la fois chez les divers personnages qui y jouaient un rôle. Jenny ne put contenir un cri étouffé; Marguerite sentit la lampe qu'elle tenait vaciller dans sa main, et les deux hommes en présence poussèrent une exclamation simultanée:

« Edouard! »
« Le père Potard! »
Si chacun des acteurs ne se fût pas trouvé placé sous le coup de ses propres émotions, il eût été impossible de ne pas remarquer le trouble de la jeune fille et la pâleur soudaine qui se répandit sur son visage. La mort, en la touchant, ne l'eût pas marquée d'une empreinte plus profonde. Heureusement l'effet de la surprise troubla le sang-froid ordinaire du père Potard, et Jenny put se remettre de cette secousse avant que des soupçons ne fussent éveillés autour d'elle. Ce qui lui restait d'affliction dans les traits fut facilement imputé à la frayeur, et la jeune fille put se retirer dans sa chambre, le cœur plus tranquille, pendant que le troudabour et l'homme qui l'avait si rudement collé échangeaient des explications sur leur singulière rencontre.

« Parbleu! s'écria Potard, voilà ma aventure. C'est donc vous, Edouard Beaupertuis! Ma foi, oui, c'est vous! »
« La jeune homme avait eu le temps de composer son maintien, et il répondit d'une voix assez calme :
« Moi-même, monsieur; et il me semble que vous auriez pu avoir plus d'égards pour les parements de mon habit, ajouta-t-il en lui montrant ses vêtements fort endommagés par la luitte.
« Je n'suis désolé, mon cher; mais dans ce moment-là je vous aurais mis en charpie. Savez-vous pour qui je vous prenais?
« Non, ma foi!
« Pour un voleur, pour un infâme voleur!
« Monsieur!...
« Ne vous fâchez pas! C'est un malentendu qui peut arriver au plus honnête homme. N'empêche que j'aurais eu tout à l'heure un plaisir infini à vous massacrer. J'étais monté en diable!
« Je m'en suis aperçu, monsieur.

« Que voulez-vous! le bruit, on tape où l'on peut. Vous êtes heureux de vous en tirer à aussi bon compte; j'avais sûr de sang humain, j'aurais bien dans votre crâne. Le ciel ne l'a pas permis... Mais oubliions cela, jeune Beaupertuis; venez dans la salle à manger pour vos remèdes. Le combat est fini; il ne reste plus à penser les blessures. Marguerite, une fiole et deux verres. »

Ces paroles avaient été échangées avec rapidité, et c'est à peine si Edouard Beaupertuis avait pu pincer quelques mots inoffensifs. Il avait compris que tous les trois étaient du côté de Potard, en sa qualité de maître du logis. Evidemment surpris par les incidents qui venaient de se passer, on voyait qu'il se tenait sur ses gardes et titillait contre un embarras intérieur. Il suivit machinalement le troudabour, s'assit avec lui à une table, et accepta un verre de bière. L'entretien eût langué si Potard n'avait eu soin de le relever.

« A présent que vous vous êtes un peu remoté le moral, dit-il, expliquez-moi donc, jeune Beaupertuis, ce que vous fûtes tout à l'heure sur le palier de cet appartement. Je suis curieux de l'apprendre. »

Edouard était préparé à cette question, et cependant il ne put se défendre d'un peu d'hésitation avant que d'y répondre. Il se décida enfin, et prenant un ton plus familier, « Mais il me semble, père Potard, replica-t-il, que vous deviez vous attendre à ma visite.
« Tiens, c'est moi que vous veniez voir, Beaupertuis?
« Et qui serait-ce?
« Vous complex me trouver ici?
« Sans doute, père Potard.

« Voilà qui est étrange, poursuivait le troudabour en devenant plus soucieux; oui, jeune homme, ceci est étrange. A neuf heures du soir, sans vous tromper de porte... Diable! vous avez la nuit si heureuse.
« Vous m'y avez engagé, père Potard; souvenez-vous donc de ce que vous me dîtes sur les Terreaux avant de nous séparer: place Saint-Nizier, maison du boulanger, au troisième; ne manquez pas de me venir voir. Eh bien! ne voici!
« Vous voilà au sixième, jeune Beaupertuis, et dans une maison où il n'y a point de boulanger. Je vous avais donné une adresse, levez-vous. Le père Potard n'est visible qu'au dehors; chez lui, j'aimais...
« Edouard, quel compte qu'il s'était enfermé, et qu'il lui serait plus difficile de sortir de ce maquis pas qu'il ne l'avait d'abord cru. Il balbutia quelques excuses, mais le troudabour l'interrompit et lui dit avec un air sérieux :

« J'enne homme, pas de mauvaises défaites! On ne fait point aller le père Potard comme le dernier des conscrits. Voyons, de la franchise. Ou vous a servi ce soir dans votre campagne du haut en bas de l'éscalier, puis près de deux heures que j'ai fait sur vous. Je vous ai vu dans l'allée, au premier, au second, et ainsi de suite, jusqu'à l'infinie étage; je vous ai aperçu dans la chaudière en face: j'y suis suivi tout votre ménage, et ce n'est pas à moi que vous en donnerez à garder. Je suis indiscret peut-être, mais j'ai mes raisons pour cela. Expliquez vous avec sincérité. »

La situation de Beaupertuis devenait de plus en plus embarrassante; mais cet embarras même sembla lui rendre sa présence d'esprit. La vieille Marguerite venait d'entrer dans la pièce où se trouvaient les deux interlocuteurs; par un signe, le jeune homme lit comprendre au troudabour qu'il ne pouvait, devant un tiers, entrer dans de plus amples confidences; puis, quand la servante, après avoir achevé son service, se fut retirée, il se leva, ferma la porte avec une espèce de solennité, et, de retour à sa place, il ajouta gravement et à demi-voix :

« Père Potard, je vous crois un honnête homme.
« Je m'en fante, Beaupertuis.
« Eh bien! sans le secret du secret, je vais vous confier un mystère de ma vie. Jurez-moi que ce que je vous dirai mourra dans votre oreille.
« Je vous le jure, jeune homme. Muet comme un tombe, vous pouvez y compter. Alors, j'en ai gardé d'autres.
« Sachez donc, père Potard, que je poursuivis une aventure avec une grande dame de la ville, avec une comtesse de la place Bellecour, tout ce qu'il y a de plus empanaché.
« Vous en êtes bien capable, répliqua le troudabour en souriant de ce début; bien capable, et elle aussi. Cela me rappelle une certaine marquise d'Arcis-sur-Aube, qui remonte pour moi à 1817... »

Les souvenirs anacronétiques abondaient dans la vie du troudabour, et toutes les fois qu'on le mettait sur ce terrain, il sentait renaitre ses passions d'autrefois, et s'imaginait de voir revivre les mythes de sa jeunesse. Edouard Beaupertuis ne pouvait choisir une diversion plus heureuse aux soupçons vagues dont il était l'objet. Aussi reprit-il toute son assurance.

« Vous le savez, père Potard, ajouta-t-il, l'amour vit de mystère; et, pour causer cette intrigue à tous les yeux, il a fallu s'entourer de grandes précautions.

« A qui le dites-vous, jeune homme! C'est comme moi à Bar-sur-Seine, pour la femme d'un notaire. Dans une cave, mon cher, dans une cave à milieu des drogues infestées de l'époux et sans le moindre luminaire! On a bien raison de dire que la passion est aveugle. Achèvevz votre récit; c'est plein d'intérêt.
« Il a donc Edouard choisit en ville un lieu de rendez-vous, père Potard, un quartier sûr, populaire, une maison à double entrée. C'est ici que le hasard m'a conduit, sans votre propre toit, c'est dans cette chambre où vous m'avez aperçu...
« Je vous comprends! Epargnez-moi le reste! Vous êtes un heureux coquin, jeune Beaupertuis; mais pourquoi ne pas me dire cela tout de suite?
« Père Potard, un galant homme ne fait de semblables aveux qu'à la dernière extrémité.
« Vous avez raison, Beaupertuis; c'est comme moi à Châlons-sur-Marne; une aventure des plus burlesques avec l'épouse d'un notaire. Un jour il y a alerte, surprise; je m'évade et me donne de l'air; mais le pain de mon habit reste pris dans une porte. Que faire? Il m'a fallu de sacrifier un franc net à une pauvre femme. Je n'hésitai pas une seconde; j'immole le fric sur l'autel de ses charmes, et quitte la Champagne avec une bagasse de moins. Voilà ce qui s'appelle agir en chevalier français. Il paraît que nous sommes de la même école. »

Le père Potard était de nouveau lancé, et il n'y avait plus d'infort à faire pour lui donner le change. De la femme du notaire il passa à la femme d'un passe-monteur, raconte ses amours d'arabe et ses amours du grand monde, compose une suite d'aventures dont il était le héros, et où il jouait le rôle d'un Amadis et d'un Gaius; le tout entrecoupé de quelques refrains, comme ceux-ci, par exemple :

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis: Je suis indépendant.

Ou bien :
Allons, ma belle,
Paie à ton tour
D'un peu d'amour
Le troudabour.

« Beaupertuis, ajouta-t-il, vous êtes jeune, prêtez l'oreille à votre ancien. Moi aussi j'ai été jeune, très-jeune; personne n'a été plus jeune que moi. La vie sans amour est une pipe sans feu. En voyage, il faut des femmes comme il faut des relais; autrement l'existence est un vain désert de Sahara. Encore dans le désert trouve-t-on des caravanes de chameaux. Regardez-moi, le voyageur dignes de ce nom se ménage un caprice par arrondissement; c'est le moins qui lui puisse faire poir le sentiment et sa dignité d'homme. »
Potard eût pu longtemps ainsi sans être interrompu dans ses excursions sur les domaines de la galanterie; Beaupertuis ne l'écoutait que machinalement et s'abandonnait à ses propres rêveries. Pour peu qu'on ait subi ce récit avec quelque soin, on aura pu s'assurer de deux choses: la première, c'est qu'Edouard était un habitué de cette maison; la seconde, c'est qu'il ne s'attendait pas à y trouver le père Potard. De stratégie en stratégie, il était parvenu à donner à ce dernier une explication satisfaisante; mais il lui restait à éclaircir l'autre partie du mystère. A quel titre le troudabour se trouvait-il là, entre ces deux femmes? Était-ce comme maître ou comme commensal? Quels droits avait-il sur cette jeune fille? Ces idées se pressaient dans l'esprit

d'Edouard, et un doute pénible venait s'y mêler. Sous l'empire de cette préoccupation, il essaya de renverser les rôles, et de mettre son ancien sur la sellette.

« Père Potard, lui dit-il, vous êtes en fonds pour les vieux péchés; ce n'est pas d'aujourd'hui que votre réputation est faite; vous avez jonché la France de victimes, on sait cela.

— Merci, Beaupertuis, vous rendez justice à vos maîtres; c'est d'un bon naturel. La jeunesse est si présomptueuse à présent!

— Il me semble pourtant, troudabour, que de tous vos exploits, vous oubliez le plus beau. Sur les grandes routes, on peut ne pas se montrer toujours délicat; mais ici, corbleu! vous roulez sur du choïsi. Je vous en fais mon compliment, c'est la fleur des pots. »

Ces paroles, prononcées avec une légèreté qui cachait mal un profond dépit, opérèrent un changement à vue dans la physiologie du voyageur. L'épanouie qu'elle était, elle devint tout à coup sombre et inquiète.

« Pour l'amour de Dieu, jeune homme, ne parlons pas de ça. Plaisantez Potard pour tout ce qu'il dépasse le sein de cette porte, c'est bien à dire, il fera chausser. Potard au dehors sera toujours Potard, Potard le nocer, le balochard, le jouteux compère, toujours prêt à chanter la mère Godechou au troudabour qu'il est. Oui, à mort, Beaupertuis, jusqu'à extinction de chaleur natuelle et d'at de poitrine! Mais ici, ajouta-t-il avec un accent plein d'amertume, ici rien, s'il vous plaît; rien sur cette maison, rien sur ce que vous avez pu y voir. Le hasard vous y a fait entrer; oubliez tout, je vous en conjure.

— Une si jolie fille, ce sera difficile, père Potard.
« Cessez ce langage, jeune homme, reprit le voyageur en prenant la main d'Edouard et la serrant avec vivacité; cessez ce langage, on nous nous fâcherons. Vous avez un mystère dans votre vie; moi, j'en ai un aussi qu'un seul homme au monde devra un jour connaître, et cet homme, ce n'est pas vous. Ecoutez, voulez-vous que nous restions en de bons termes? ajouta-t-il d'un ton suppliant.
« Mais sans doute, père Potard, répondit le jeune homme, touché malgré lui.
« Eh bien! jurez-moi de rayer cette soirée de votre mémoire, de ne m'en plus parler, de n'en parler à personne au monde.
« Comme vous êtes solennel!
« Le jurez-vous?
« Moi Dieu, très-volontiers.
« Bien, jeune Beaupertuis, vous êtes un galant homme; mais il me faut encore une promesse.

— Laquelle? Vous êtes exigeant aujourd'hui.
« C'est que vous ne cherchez plus à remettre le pied ici. Bostons chacun sur nos terres, et point d'excursions, s'il vous plaît. Vos grandes dames en seraient trop jalouses. »
Après avoir prononcé ces mots, Potard se leva pour faire comprendre à Edouard que la séance était terminée. Il prit lui-même une lampe et accompagna le jeune homme jusqu'à la porte de la maison, où s'échangeèrent un adieu en apparence cordial. Cependant, au moment de se séparer, l'un et l'autre traînèrent leur pensée par quelques paroles qui moururent sur leurs lèvres.

« Un mystère! Eh bien! je le saurai malgré toi, vieux satyre, se dit Beaupertuis.

« Ce jeune homme en a trop vu! Il faudra changer de logement, » se dit le prudent Potard.
Quand le troudabour fut remonté, il voulut s'assurer si Jenny était remise de ses frayeurs. La jeune fille n'avait pas quitté sa chambre, et Marguerite venait de s'y assoier à ses côtés avec son rouet. Potard les trouva toutes les deux fort tranquilles; la physiologie de Jenny avait même quelque chose de plus gai et de plus épanouie que de coutume.

« Eh bien! dit le voyageur en déposant sa lampe sur une chaise, voulez-vous que je vous raconte quelques événements. Il faut tout de même échapper belle, ce jeune homme, un coup de ponce de plus et j'étais traqué. J'étais si monté!
« Ce n'est donc pas un voleur? répondit Jenny en retournant avec peine un sourire.

« Au contraire, c'est un très-galant homme, le fils d'un de nos fabricants de châles; premier crédit; fameux papier!
« Le fils d'un fabricant! s'écria la jeune fille en relevant la tête. En êtes-vous bien sûr, bon ami?
« C'est comme je le dis, ma petite.
« D'un fabricant de châles! ajouta-t-elle, redevenue rêveuse et inquiète.

« Châles, soieries et nouveautés, reprit Potard; de gros faiseurs qui ont maison à Londres et aux Etats-Unis, »
« Les Beaupertuis, bon ami; et ce jeune homme est un Beaupertuis?
« Edouard Beaupertuis, ma petite, un charmant enfant que j'ai connu en voyage; pauvre chaudière, mais beaucoup de moyens. Mais qu'est-ce que tu as donc, Jenny? on dirait que tu vas passer, comme le voilà pale!
« Ce n'est rien, bon ami; l'émotion de tout à l'heure, l'idée que ce jeune homme pouvait être un voleur... »

Un coloré de ceurs, ma nigromane, c'est son genre d'industrie. Il paraît que le gaulard s'en acquitte à merveille.
« Vous plaisantez toujours, dit la jeune fille de plus en plus troublée; on voit que vous fréquentez les mauvais sujets, bon ami.
« Allons, voilà que tu me grondes. Eh bien! tu as raison, je ne devrais pas teur de ces propos. Que veux-tu, petite? à cinquante ans on ne se refait pas.
« C'est donc un comur que votre Beaupertuis? reprit la jeune fille, qui semblait craindre l'effet de ses scrupules et désirait prolonger cette confluence.
« Un comur? pas précisément, Jenny; il paraît au contraire qu'il entretient une grande passion, une passion voleur.
« Vraiment!...
« Oui; et c'est pour cela qu'il montait la garde dans l'Es-

calor, Règle générale, une passion véritable est la compagnie des factices infiniment prolongées.

A ces mots les deux femmes, par un mouvement spontané, se regardèrent et jetèrent ensuite les yeux sur Potard, comme si elles eussent craint un piège. Celui-ci continua de l'air le plus naturel du monde :

« Au fait, l'objet en vaut la peine.
— Mon Dieu, mon ami, dit Jenny avec la mort dans l'âme, comme vous nous faites souffrir après les choses. Au fond, qui se doute de votre Beaupertuis ? y ajouta-t-elle avec un peu d'empoiement

— Allons, petite, ne le fache pas ; j'ai voulu plaisanter. Les femmes sont si curieuses ! Voici l'affaire en quelques mots : le Beaupertuis a une intrigue avec une grande dame.

— Une grande dame ! s'écria Jenny, frappée au cœur.
— Une dame de Bellecour, poursuivit Potard. Il est entré avec moi dans les plus grands détails : une dame à panaches, un morceau de choix. Il faut dire qu'il est très-bien, ce jeune homme »

La jeune fille ne put pas en entendre davantage; elle était lassée des efforts qu'elle avait faits pour se vaincre. Son visage se décomposa, un frisson violent se déclara dans tous ses membres, ses dents se chabèrent avec une vivacité convulsive, et elle troubla étroit sur le parquet, mouvrant et sans mouvement. Margie écrivit court et cher de l'eau fraîche, et Potard, en donnant les premiers soins à la malade, dit à demi-voix :

« Je m'en doutais ! il y a quelque chose là-dessous. Pourquoi que je suis arrivé à temps ! »

(La suite à un prochain numéro.)

Mont de Piété-de-Paris.

L'administration du Mont-de-Piété de Paris vient de publier le compte rendu de ses opérations pour l'exercice 1842. Ces résultats sont plus importants encore que ceux de l'année 1841, qui nous avons fait connaître à nos lecteurs dans le numéro de l'Illustration du 20 avril 1845.

Toutes les opérations concernant les prêts surnantissement ont accomplis, soit directement au chef-lieu, à la succursale ou dans les bureaux auxiliaires, soit par l'entremise des commissaires. En voici le tableau sommaire :

Par titres.	PAR TITRES.			PAR TITRES.			TOTAL.		
	Articles.	Somme.	Articles.	Somme.	Articles.	Somme.	Articles.	Somme.	
Engagements.	211,967	5,253,178 f.	9,282	14,206,219 f.	1,052,821	4,452,821 f.	10,256,219	19,912,037 f.	
Renouvellements.	103,083	2,242,242 f.	1,742,906	12,006,799 f.	3,063,291	11,543,507 f.	3,063,291	14,607,000 f.	
Dégagevements.	616,86	13,079,016 f.	1,011,726	16,690,913 f.	1,129,920	25,518,121 f.	1,129,920	25,518,121 f.	
Engagements.	1,034,241	20,524,436 f.	1,005,908	20,915,737 f.	2,058,741	41,439,174 f.	2,058,741	41,439,174 f.	
Renouvellements.	810,107	16,971,401 f.	653,395	13,264,806 f.	1,712,315	30,236,207 f.	1,712,315	30,236,207 f.	
Dégagevements.	3,201,816	65,339,531 f.	2,717,041	56,014,850 f.	2,567,906	52,446,944 f.	2,567,906	52,446,944 f.	

MOYENNES DES OPÉRATIONS DIRECTES.

Engagements.	24 f.
Renouvellements.	50
Dégagevements.	17

MOYENNES DES OPÉRATIONS PAR COMMISSAIREAUX.

Engagements.	16 f.
Renouvellements.	24
Dégagevements.	10

Les engagements effectués en 1842 présentent, sur ceux de l'année précédente, un accroissement de 75,357 articles, une augmentation en sommes de 1,865,918 fr. Cependant ces chiffres ne sont pas l'expression d'une progression sûre. En effet, l'année 1841, comparée à l'année 1840, offrait au fond les dépôts un abaissement de 111,025 article, et, dans ses sommes prêtées, de 988,741 fr. Pour assigner un chiffre une progression qui est réellement sensible, il faut grouper ses quatre années de 1839 à 1842, et l'on trouve qu'on peut leur attribuer à chacune, en moyenne, sur 1838, un accroissement de 47,816 articles, représentant la somme de 568,475 fr.

La somme totale des engagements en 1842 est la plus élevée

vue qui se soit encore produite au Mont-de-Piété, elle a dépassé vingt-cinq millions. La moyenne des prêts effectifs, qui était, en 1840, de 113 fr. 21 c., en 1841, de 13 fr. 85 c., a été, en 1842, de 16 fr. 44 c., soit 89 c. de plus par article.

La moyenne générale des dégagevements a été de 16 fr.

Si aux entrées du Mont-de-Piété, soit 1,420,594 articles pour 23,518,154 fr.,

Nous ajoutons les sorties, y compris les renouvellements, soit 1,568,206 articles pour 24,057,020 fr.,

Nous obtenons, comme mouvement du Mont-de-Piété, 2,788,800 articles pour 47,575,174 fr.

Le Mont-de-Piété prête à partir de trois francs et au-dessus. Le tableau suivant indique le nombre et la quotité des prêts.

PRÊTS CLASSÉS PAR SÉRIES.

	Articles.	Somme.
De 5 à 5 fr.	611,700	2,172,832 fr.
De 6 à 10 fr.	766,209	2,457,580
De 11 à 20 fr.	171,186	2,684,810
De 21 à 50 fr.	81,501	2,195,978
De 51 à 100 fr.	48,785	1,695,595
De 101 à 500 fr.	57,288	1,766,767
De 51 à 100 fr.	74,511	3,240,095
De 101 à 200 fr.	11,849	1,680,255
De 201 à 500 fr.	11,696	5,263,807
De 501 à 1,000 fr.	660	185,210
De 1,001 à 5,000 fr.	445	729,563
De 5,001 fr. et au-dessus.	26	185,215
TOTAL	1,420,594	23,518,154

En 1839, la proportion des engagements effectués directement par le public était sur la totalité de 9 pour 100 seulement; elle s'est élevée, en 1840, à 12 pour 100; en 1841, à 17 pour 100; en 1842, à 18 pour 100. Cette augmentation est due à la création de deux bureaux auxiliaires.

Cette amélioration apportée dans le service du Mont-de-Piété est très-avantageuse pour le public. Quelques explications le feront comprendre.

Le Mont-de-Piété de Paris, créé en 1777, ne se composait d'abord que de l'établissement situé rue des Blancs-Manteaux. La plus grande partie des personnes qui se trouvaient dans la nécessité d'y recourir y venaient, à raison de leur éloignement, un temps d'autant plus précieux qu'elles étaient plus pauvres. On autorisa donc l'ouverture de vingt bureaux de commissaires qui devaient, moyennant des droits déterminés, servir d'intermédiaires entre les emprunteurs et le Mont-de-Piété. Cet état de choses dura jusqu'à la révolution.

Ferné à cette époque, le Mont-de-Piété fut réorganisé par le décret du 24 messidor an XII et soumis, le 8 thermidor an XIII, à un règlement qui le régit encore aujourd'hui. Si le décret ne le régleme ni le règlement des bureaux des commissaires, il ne font mention que des succursales à créer. L'intention formelle de la loi était de mettre le public à même de s'adresser directement au Mont-de-Piété, afin de lui épargner les frais de commission. L'insuffisance des fonds nécessaires à l'établissement des succursales obligea cependant l'administration à recourir aux commissaires; mais ce titre mesuré provisoire ne fut prise en attendant que des circonstances plus favorables permirent d'en passer.

L'esprit de routine, une direction infatigable, pour ne pas dire plus, la situation précise du Mont-de-Piété, des influences étrangères à la bienfaisance, ont fait longtemps fermer les yeux sur les abus qui résultent, pour l'ordre public et pour les emprunteurs, de l'existence des commissaires. Bâ à l'abri près de quarante ans pour s'apercevoir, d'une part, que des industriels qui ne sont mis que par le désir de s'enrichir aux dépens des pauvres, n'offrent, en général, que peu de garantie, et à la société et aux emprunteurs; que leur extrême facilité à recevoir des nantissements favorise trop souvent le vol et la débauche et égaré l'imprévoyance; et d'autre part, que les commissions perçues en vertu d'un droit fixe et relatif à chaque opération, quelle qu'en soit la durée, et aussi élevée pour un prêt d'un seul jour que pour un prêt d'une année, sont une charge fort onéreuse pour le public.

En admettant que tous les commissaires soient d'une probité parfaite, qu'ils ne se permettent pas de prélever des droits qui ne sont pas dus, qu'ils ne spéculent pas sur la misère et les mauvais passions, qu'ils apportent dans leurs opérations une surveillance consciencieuse et sévère, il n'en est pas moins évident que les emprunteurs ont un grand avantage à ne pas être obligés de se servir de leur intermédiaire, qui renchérit considérablement le prêt.

L'administration du Mont-de-Piété l'a compris, un peu tard, il est vrai. En 1839 et 1840, elle a établi deux bureaux auxiliaires de prêt gratuits, en ce sens qu'ils ne perçoivent pas de droits de commission, mais seulement le droit général de 9 pour 100 par an. Depuis le 1^{er} janvier 1842, le premier moisse peut en entier au taux de 5 1/4 pour 100. Les droits des commissaires sont aussi fixés :

- 2 pour 100 pour engagement,
- 2 pour 100 pour renouvellement,
- 1 pour 100 pour dégageement,
- 1 pour 100 pour perception de loon.

Les opérations directes économisent ses frais aux emprunteurs. Un exemple prouvera combien, sous ce rapport, les bureaux auxiliaires sont utiles.

Suit un prêt de 9 fr. pour quinze jours :

Le Mont-de-Piété prélève.	5 c.
Le commissionnaire pour engagement et dégageement.	50
Total.	55 c.

Sur 55 centimes, le commissionnaire prend donc pour sa part 50 centimes. Supposons que ce prêt se renouvelle tous les quinze jours, le prêt aura coûté à l'emprunteur, au bout de l'année :

Pour droits de Mont-de-Piété.	1 fr. 20 c.
Pour droits de commissionnaire.	7
Ensemble.	8 fr. 40 c.

Or, les 7 fr. 20 c. perçus par le commissionnaire représentent plus de vingt-cinq kilogrammes de pain.

Bien que l'en principe élève un véritable préjudice à employer le commissionnaire, il ne peut cependant s'en passer, attendu que la perte de temps qui serait la conséquence de son recours encore plus grand en le faisant ouvrir, par exemple, du bureau de sa journée.

Avant l'établissement des bureaux auxiliaires, la comparaison des opérations faites directement par les emprunteurs avec les opérations faites par l'entremise des commissaires, donne les résultats suivants :

Engagements directs.	9 pour 100.
Par commissaires.	91
Renouvellements directs.	40 pour 100.
Par commissaires.	60
Dégageements directs.	44 pour 100.
Par commissaires.	56

Les deux bureaux auxiliaires ont déjà changé cette proportion. En 1842, elle est, savoir :

Engagements directs.	18 pour 100.
Par commissaires.	82
Renouvellements directs.	41 pour 100.
Par commissaires.	59
Dégageements directs.	52 pour 100.
Par commissaires.	48

La somme totale perçue par les commissaires est, pour cette dernière année, de 415,285 fr. 63 c.

La création de bureaux auxiliaires en nombre suffisant fera disparaître complètement les inconvénients attachés aux bureaux des commissaires. Placés à la portée de tous, ils présenteront au même facilités d'engagement et de dégageant aux emprunteurs, qui gagneront en outre les droits de commission.

L'expérience des deux bureaux auxiliaires établis a engagé l'administration à demander l'ouverture d'un troisième. Cette mesure se généralisera promptement, nous l'espérons du moins, et on pourra faire pour de ses avantages tous les quartiers de Paris. C'est un service que le conseil d'administration du Mont-de-Piété est appelé à rendre à la population pauvre.

Les ressources du Mont-de-Piété lui permettent d'y consacrer les avances nécessaires. Nous disons les avances, parce que les deux bureaux, loin d'être à charge à l'administration, ont produit pour 1842 et les deux premiers mois de 1845 un excédant de recettes de plus de 25,000 francs.

Par ailleurs, jamais la situation financière du Mont-de-Piété n'a été meilleure. Le solde de compte des profits et pertes présente, en bénéfices à verser dans la caisse des hospices pour l'exercice de 1842, une somme de 554,552 fr. 11 c.

En rapprochant cette somme de la moyenne que présentent les bénéfices d'exploitation pendant les cinq dernières années, de 1837 à 1841 compris, on trouve, sur cette moyenne, une augmentation de 67,409 fr. 17 c.

Voici la récapitulation de ces cinq années :

1837, bénéfices.	176,796 fr. 65 c.
1838 »	198,742 52
1839 »	195,511 86
1840 »	354,215 58
1841 »	429,979 85
Total.	1,358,245 fr. 24 c.

La somme des bénéfices de 1842 montant à 554,552 fr. 41 c.
Et la moyenne des cinq années à 267,045 24

Il y a en faveur de 1842 un excédant de 67,409 fr. 17 c.

Si aux bénéfices ci-dessus énumérés, suit 554,552 41

On ajoute la somme payée dans l'année aux hospices pour la population des bontés de 1837, 55,128 74

On trouvera un chiffre total de 419,881 fr. 15 c.

d'excédant de recette sur la dépense.

Le Mont-de-Piété peut donc faire les avances qu'exige l'établissement des bureaux auxiliaires. La suppression des bureaux de commission sera tout à la fois un hommage rendu à la morale et un immense service rendu aux classes nécessitées.

ARITHMÉTIQUE PITTORESQUE, PAR CHAM.



Manière de retenir un Nombre.



Première Leçon.



Calcul de tête.



Unité.



Une moitié de vin (de 20).



Centaine.



Addition.



Soustraction.



Multiplication.



Division.



Règle d'Alliage.

ARITHMÉTIQUE PITTORRESQUE, PAR CHAM.



Fractions.



Extraction de la Racine carrée.



La table de multiplication.



Règle de Trois.



Règle d'Intérêt.



Règle de Société.



Des mesures et l'unité de grandeur.



Une Puissance carrée.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

76, rue de Richelieu.

0 CENTIMES LA LIVRAISON.

Le volume se composera de 50 livraisons.

J. HETZEL, éditeur du *Voyage où il vous plaira*, des *Sénes de la Vie privée* et *publique des Animaux*, du *Viduo de Wakefield*, des *Aventures de Tom Pouce*, du *Licco des Enfants* (contes des fées), du *Licco des Petits Enfants*, etc.

Mise en vente — Mardi 9 Avril — de la 1^{re} Livraison :

10, rue de Méuners.

30 CENTIMES LA LIVRAISON.

Le volume se composera de 50 livraisons.

LE DIABLE A PARIS

Paris et les Parisiens

TOUTE PAR M.

AMBERG-AUTREY — ALTAROCHE — DE BALZAC — AUGUSTE BARBER — E. DE LABOULLE — J. BASTIDE — L. BAUDRY — P. BERNARD — P. BOUËL — BOUSSET — E. BRIHAUT — CORNÉLIS — CESARIALI — FAMILLE DELORD — DEUCLER — E. DEGELE — ALEXANDRE DUMAS — DURAS — FÉLIX — THIOPHILE GAUTHIER — GAVARNI — F. GENIN — LOUIS GOZLAN — AD. JOUANÉ — A. HOUSSEAU — LAURENT JAN — JULES JANIN — JONCÈRES — ALPHONSE KARR — THÉOPHILE LAVALLEE — FELICJEN MALLEVILLE — ABRAHAM MARBAST — CH. DE MATHURIN — MICHELAN — H. MONNIER — ALBERT DE MUSET — PAUL DE MUSET — GÉRARD NEVAIL — CH. SODIER — MARIE BEAUS-SEUR-SODIER — JO. BLIAC — N. PAREAU — P. PASCAL — FÉLIX PYAT — L. PÉREZ — H. ROLLÉ — GEORGES SAND — JULES SANDAULT — P.-J. STALL — GUYOT SIE — A. SECOND — TOUSSEUL — A. TERRIEN — THÉOPHILE ARNOULT — FRANÇOIS WEA — L. VIARDOT, ETC., ETC.

Vues, Monuments, Édifices publics et particuliers, Lieux célèbres et principaux aspects de Paris.

100

VIGNETTES A PART AVEC LÉGENDES

par Gavarni

VIGNETTES DANS LE TEXTE

par Bertall.

Conditions de la souscription : Chaque livraison, du prix de 50 centimes, se composera de huit pages de texte et de deux grandes gravures tirées à part, par GAVARNI. Le volume se composera de 50 livraisons, et sera du prix de 15 francs pour Paris, 20 francs pour les départements. Envoyer, pour la souscription, un mandat sur la poste, à l'ordre de M. FRANÇAIS, caissier.

M. STASSIN ET XAVIER, libraires pour les langues étrangères, 9, rue du Coq-saint-Honore, s'empressent de faire savoir que leurs relations commerciales avec l'Angleterre se voient régulières et suivies, et qu'ils viennent de recevoir de Londres de nouvelles éditions des *Hand-Books for Travellers*, Manuels si recherchés dans la saison des voyages.

Par suite d'arrangements particuliers faits avec l'Éditeur anglais, Murray, S. & X. les envoies à Paris à bien meilleur marché qu'à Londres.

Suit la liste complète de tous les *Hand-Books* publiés.

HAND-BOOK FOR NORTH GERMANY, HOLLAND, BELGIUM, PRUSSIA, and the RINE to SWITZERLAND. 1 vol. 8vo. map, extra cloth. 12 fr.

HAND-BOOK FOR SOUTH GERMANY, BAVARIA, AUSTRIA, TYROL, SALZBURG, TYRIA, the ALPINE, and BAVARIAN LPS, and the DANUBE from TLM to the FACH-SEA. 1 vol. 8vo. map, gilt cloth. 10 fr.

HAND-BOOK FOR SWITZERLAND, SAVOY, and PIEMONT. 1 vol. 8vo. map, elegant cloth. 10 fr.

HAND-BOOK FOR DENMARK, NORWAY, SWEDEN, and RUSSIA. 1 vol. 8vo. with maps and plans, extra cloth. 15 fr.

HAND-BOOK FOR THE EAST, MALTA, the IONIAN ISLANDS, GREECE, TURKEY, SIA MINOR, and CONSTANTINOPLE. 1 vol. 8vo. with maps, fine cloth. 18 fr.

HAND-BOOK FOR NORTHERN ITALY, STATES OF SARDEGNA, GENOVA, the RIVIERA, VENICE, LOMBARDY, and TISCIANY. 1 vol. 8vo. map, extra cloth. 12 fr.

HAND-BOOK FOR CENTRAL ITALY, the PALACE STATES, ROME, and the CITIES of ETRURIA. 1 vol. 8vo. map, extra cloth. 15 fr.

HAND-BOOK FOR FRANCE, NORMANDY, BRITTANY, the RIVERS LOIRE, SEINE, RHONE, and GARONNE; the FRENCH ALPS, DAUPHINE, PROVENCE, and the PYRENE. 1 vol. 8vo. map, elegant cloth. 15 fr.

HAND-BOOK of ITALIAN PAINTING: from the Age of Constantine the Great to the Present Time. 1 vol. 8vo. rich cloth. 15 fr.

HAND-BOOK to the PUBLIC GALLERIES of ART, in and near LONDON. 2 vols. 8vo. extra cloth. 25 fr.

HAND-BOOK to HAMPTON-COURT and its NEIGHBOURHOOD: a Road-Book to the Palace, and a Guide to the Picture Gallery and Gardens. 1 vol. 8vo. extra cloth. 14 fr.

HAND-BOOK to WINDSOR and ETON: a Guide to the Palace, Picture Gallery, and Gardens. 1 vol. 8vo. extra cloth. 6 fr. 50

HAND-BOOK FOR WESTMINSTER ABBEY: its ART, ARCHITECTURE, and ASSOCIATIONS. 1 vol. 8vo. extra boards. 14 fr.

TIPIES DE CHAQUE FAMILLE ET DES PRINCIPAUX GENRES DES PLANTES CROISSANT SPONTANÉMENT EN FRANCE; par E. PILE. Chez J.-B. Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.

Les 1^{res} livraisons sont en vente.

VARIÉES — BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT. — BAS ELASTIQUES en caoutchouc: avec ou sans articulations. — FLEMMET jeune, sous-inventeur et fabricant, rue des Arcs, 25. Écrire franco.

C'EST DIMANCHE PROCHAIN, à une heure, qu'aura lieu la **MATINÉE MUSICALE** donnée par M. L. AMAT, notre gracieux et spirituel compositeur-chanteur.

M. AMAT a choisi, pour faire ses adieux au public, la ravissante salle lyrique de M. Moreau-Saint.

Avec *la Fenille et le Serment*, le bénéficiaire y fera entendre trois nouvelles romances qui vont compléter un heureux succès.

Plusieurs de nos artistes de mérite concourront à cette solennité musicale, et la province à son tour possèdera notre aimable chanteur.

On trouve des billets chez MESSANS LATTE, boulevard des Italiens, et chez BEISSONNIER, rue Dauphine, 22.

AGUILLES, ÉPINGLES ET HAMEÇONS ANGLAIS.

HALL ET GITCH, 50 King-William Street, Cité de Londres, près du Pont-de-Londres, ont l'honneur d'annoncer qu'ils continueront à fabriquer pour H. M. la reine Victoria, la reine Adelaide, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des hameçons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenues **gratuit** par lettres adressées, adressées à ALF. FRÉCH, Office for Patents of Invention, 11, Lincoln's Inn Fields, Londres.

ON PARLE BEAUCOUP, parmi les artistes et les amateurs, de la **VENTE DES ÉTUDES DE M. LEON FEUJY**, peintre de paysage, dont le talent suave et vrai a été apprécié à différentes expositions. Cette vente, qui se compose des sites les plus pittoresques de France et d'Italie, aura lieu rue des Jeûneurs, le 22 et 25 avril. Le 21, dimanche, sera consacré à l'exposition.

RUE TRANSANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉRISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, propriétaire actuel et depuis 1789, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'Empisie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissance la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de ses qui ne s'adresse qu'au n. 14, repete 14 fois sur la devanture. M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

CATHEDRAL HOTEL, ST-PAUL'S CHURCH YARD, 18, A LONDRES. — MM. les voyageurs trouveront dans cet hôtel des chambres particulières parfaitement meublées et décorées, à des prix très-modérés. Salon de société, café, journaux anglais et étrangers. Dîners à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité. punch très-renommé. Fais à toute heure.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS, 174, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.



Le printemps de cette année complètera certainement dans le commerce de détail de Paris, comme époque d'une activité remarquable; l'exposition des Champs-Élysées stimule le zèle des marchands et leur promet une grande affluence de riches étrangers de tous pays: Anglais, Russes, Allemands, Américains, tous les peuples, en un mot, viendront payer tribut à notre industrie nationale, admirer ses progrès, et acheter à beaux deniers comptants les magnifiques produits de nos arts et de nos manufactures. — Chacun sait qu'aucun achat ne peut avoir lieu dans les salles de l'exposition: c'est au centre de Paris, dans le beau quartier de la Bourse et des boulevards, que se trouvent ces maisons les plus considérables où l'on achète ce qu'on n'a

pu qu'admirer au salon de l'Exposition. Sur tous les points de la capitale, et au reboulle d'efforts; l'émulation est principalement grande parmi les magasins de nouveautés: vingt maisons nous annoncent des agrandissements plus ou moins extraordinaires, cherchent à se rapprocher, à rappeler leur vigne passée, mais la venue ne revient guère chez ceux qui n'ont pas su la conserver.

Au milieu de cette scène, objet de tant d'efforts, nous la trouvons livée dans les magnifiques magasins de la *Ville de Paris*, rue Montmartre, près le boulevard, succès le même, justice par trois années d'améliorations constantes; succès prodigieux, presque incroyables pour ceux qui n'ont pas vu cette ligne élégante,

imposante, incessante, ces brillants équipages qui stationnent sur une triple file. En enjurer par une semblable affluence d'acheteurs, dont nous n'avons vu l'exemple nulle part, la *Ville de Paris* occupe certes le premier rang; elle doit être supérieure dans toutes les spéculations, car la classe élégante et riche s'y fait surtout remarquer. — Nous avons eu mille fois les confirmations des *Travellers* de Paris, les soirées, les défilés, les riches nouveautés. Lites pour elle, commandes par elle, son immense fortune, son Eau de Saxe, ses étolles pour amplement. — Nous devons croire que la clientèle de Paris la plus haute puisse ne donner ses préférences qu'à des établissements, et tout ainsi jusqu'à un travail intelligent et consciencieux.

Modes de Longchamp.

De cette semaine seulement datent les nouveautés du printemps : le beau temps avait, il est vrai, favorisé la promenade de Longchamp : quelques toilettes s'y étaient montrées ; mais que pouvait-on voir au milieu de ce pêle-mêle d'équipages, de fiacres, de *milords* perdus dans la poussière ? Ce n'est vraiment que lorsque les Champs-Élysées sont restés en possession de leurs promeneurs ordinaires, et que les jolies Parisiennes se sont recouvertes dans leur vrai monde, qu'enfin nous avons pu admirer toutes les fraîches créations de la semaine de Longchamp.

Voici quelques-unes de ces jolies parures :



Cette dame est coiffée d'un chapeau de gros de Naples blanc, sur lequel sont des raies en agréments de paille, et une plume couchée ; sa robe est en soie caméleon garnie d'effilés. Le petit garçon a une veste turque à manches demi-longues et un petit toquet grec. Ce costume est charmant pour un enfant de quatre à huit ans. Il est l'œuvre de M. Cior fils, qui sait très-bien habiller les enfants selon leur âge.



Cette robe est encore de soie glacée. Les robes changeantes sont si coquettes ! Celle-ci vous paraît bleue ; elle vous plaît, vous la suivez des yeux. Sa couleur bleue disparaît au soleil : c'est une robe lilas, puis grise, rose, etc.

L'autre, la robe ci-dessus, est faite à revers, elle est dénudée, elle laisse voir un fichu à très-petit col et à devant couvert de broderies ; son grand volant est bordé et surmonté d'un plissé de ruban en ruche ; le chapeau de paille est garni de rubans cerise et blanc. Les chapeaux sont d'Alexandrine, les robes de mademoiselle Dugnet.

Le costume de la petite fille se compose, comme toujours, d'une robe courte et d'un pantalon : la robe est à corsage ouvert en pointe, le chapeau de paille garni de deux choux de rubans.



On fait de très-jolies capotes de paille à fond d'étoffe : elles sont ornées de rubans anacés ; on y ajoute souvent une grosse fleur comme à celle-ci.



Mais ce qui sied bien, ce qui est élégant, c'est ce chapeau de crêpe recouvert en dentelles, dans lesquelles viennent se cacher à moitié de charmantes et fines fleurs.



Les promenades à la campagne rendront la vogue à la douairière ; pour la ville, on préfère dans ce moment une ombrelle un peu plus grande que les *marquises*, mais dans la même forme. Elles se font en blanc doublé de rose ou en soie glacée, lilas rose ; presque toutes sont bordées d'un effilé.

Nous le répétons, pour robes, pour chapeaux, pour ombrelles, les nuances claires sont seules adoptées, par harmonie sans doute avec la verdure et le beau soleil du printemps.

Les toilettes de ville se distinguent de jour en jour davantage des toilettes pour la campagne : on s'est lassé d'une trop longue et trop uniforme simplicité. Paris, la ville de la riche élégance, ne s'exposera pas plus longtemps à perdre le sceptre de la mode. Ces toilettes mesquines, ces pauvres chapeaux de paille garnis d'un triste velours noir, ces trop modestes robes de guingant et de jaconas sont prosrites aujourd'hui.

Alexandrine, Beaufrant, Maurice Beauvais, sont chargés de combiner les effets des fleurs, des dentelles, des plumes et des rubans. Le temps de l'élégance est revenu. La soie nuancée, rayée, brochée, fait presque toutes nos robes ; les plus légers bageges varient seuls ce grand luxe d'étoffes riches.

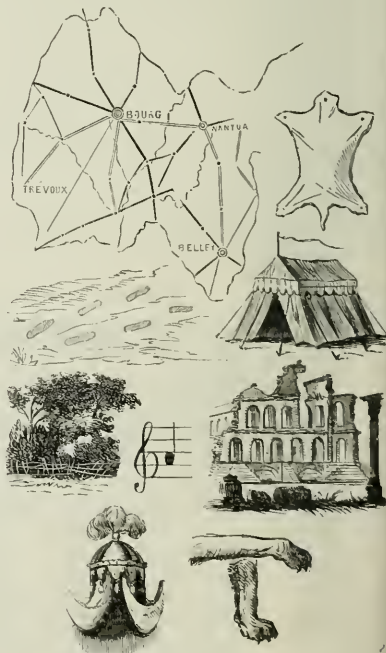
Toutes ces tolines écossaises, ces mankins et ces frais coutils, qui font de gracieuses robes, soit lacées du corsage, soit très-moussantes en amazone, sont réservées pour toilette de campagne ; c'est à peine si le matin on ose les porter à la ville. A la campagne, c'est tout différent, cette simplicité est charmante. — La dentelle craint les buissons et les ronces. — Pourquoi porterait-on des fleurs à côté de celles des parterres et des jardins ?



Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'homme entouré de peines à la philosophie pour soutien.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale ; Gostinoi-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET C^e, rue Damiette, 2.